

re, et le voilà encore à chevaucher éperdument sur le pégase de son imagination.

Après tout, la carrière de banquier était honorable et lucrative. S'il n'y trouvait pas les succès retentissants du parquet ni des chaires universitaires, il pouvait y faire fortune; Pauline l'aimait assez pour être heureuse à moins. Son traitement était peu élevé, mais Paris ne s'est pas construit en un jour; il y avait commencement à tout; on n'avait qu'à laisser faire le temps. Du reste, n'y avait-il pas un dieu pour les amoureux? Et Pauline était là pour l'aider de ses encouragements.

En somme, la perspective était encore belle, et rien ne faisait prévoir l'effondrement des espérances qui paraissaient on ne peut plus légitimes.

Hélas! cela ne devait pas durer. Après quelques mois d'un travail pénible et ardu, le pauvre jeune homme s'aperçut que les aptitudes indispensables pour réussir dans sa nouvelle carrière lui manquaient totalement. Malgré toute son assiduité et sa bonne volonté, les difficultés de sa tâche quotidienne, au lieu de s'aplanir avec le temps, semblaient au contraire s'aggraver et se multiplier. Il sentait que ses patrons, s'ils le toléreraient toujours et lui montraient encore de la bienveillance, avaient de moins en moins confiance en son habileté, et désespéraient d'en faire jamais un comptable de profession.



Bref, au bout d'un an de cette vie cruelle et décourageante, il avait perdu tout espoir d'avancement; et, s'il eût pu découvrir ailleurs, il n'eût pas hésité à chercher sa vie dans une sphère plus en rapport avec la nature de ses talents.

Mais que faire, en dehors des professions libérales, avec les quelques connaissances littéraires et le léger bagage de grec et de latin qu'on apporte avec soi en sortant du collège. Il tenta du journalisme. Quelques articles assez bien tournés lui valurent l'offre d'un traitement mensuel de moitié inférieur à celui qu'il recevait à la banque!

Il songea à s'expatrier à tous hasards; mais Pauline était là. Son propre bonheur, à lui, il l'aurait volontiers sacrifié; mais comment briser le cœur de Pauline?

Le pauvre naïf! il était loin de s'imaginer qu'on songeait à démontrer une fois de plus — à ses dépens — que les malheureux ont toujours tort, même auprès de ceux qui font profession de les aimer.

Les deux amoureux continuaient à se voir presque tous les jours, cependant. Je l'ai dit, Pauline était jolie; elle appartenait à une famille qui, sans être précisément riche, était avantageusement alliée et entretenait les meilleures relations sociales. Elle était donc très recherchée, et bon nombre de personnes s'étonnaient de ce que, dans sa position et à son âge — elle avait maintenant vingt-deux ans — elle attachât ainsi ouvertement son sort à celui d'un jeune homme, qui avait bien quelques avantages personnels, il est vrai, mais qui était absolument sans fortune et sans avenir.

On en glosait, on en faisait la remarque aux parents, qui eux-mêmes déploraient aujourd'hui ce qu'ils avaient permis et même encouragé jusque-là.

Il en résultait des observations, des réflexions, trop judicieuses pour ne pas déconcerter la jeune fille. Elle aimait toujours Auguste; mais elle ne pouvait fermer les yeux à l'évidence des faits; et comme elle n'avait pas assez d'énergie de caractère pour s'arc-bouter contre l'opinion de tous ceux qui l'entouraient, la situation devenait de plus en plus tendue.

Les deux amoureux eux-mêmes en ressentaient les effets malgré eux. Quand ils se rencontraient — et c'était le plus souvent à la dérobée maintenant — ils se manifestaient mutuellement la même tendresse, mais ce n'était plus avec le même abandon qu'autrefois.

En plus d'une occasion il y avait eu entre eux de légers froissements. Pauline, qui jusque-là s'était abandonnée aux vagues espérances d'un simple amour partagé commençait à parler sérieusement du mariage, et

laissait percer une impatience qui mettait le pauvre Auguste au désespoir. Il se sentait devenir un fardeau, et de chacune de ces promenades, soit sur les ramparts ou sur la terrasse Durham — deux des sites les plus merveilleux du monde — il revenait les yeux rougis et le cœur bourrelé, veule, accablé, abattu, se rongant les poings dans la rage de son impuissance.

Et nulle perspective devant lui! Pas une planche de salut à laquelle rattacher ses chères espérances, qu'il voyait sombrer une à une dans le naufrage de ses illusions. Après deux ans d'efforts, il se trouvait encore au même point, avec cette seule différence qu'il avait désormais la conscience bien arrêtée de son insuccès définitif. Dans dix ans il ne serait pas plus avancé.

Pourtant, s'il souffrait, c'était surtout pour Pauline, qui lui confiait maintenant les mille et une tracasseries auxquelles elle était en butte.

— Séparons-nous, disait le pauvre Auguste avec un sanglot sur les lèvres, et sois heureuse sans moi.

— Tu ne m'aimes plus! répondait Pauline, qui instinctivement aurait voulu rejeter sur son ami la responsabilité d'une rupture.

Puis arriva l'heure des récriminations, des légers reproches, des allusions d'autant plus amères qu'elles étaient plus voilées. La vie du pauvre Auguste devenait un martyre continuel qui le rendait encore plus impropre à son travail journalier.

Tout s'embrouillait dans son esprit; les distractions succédaient aux distractions, les erreurs aux erreurs; et le pauvre malheureux voyait venir avec effarement le jour où l'administration de la banque lui signifierait son congé.

Il marchait pour ainsi dire à tâtons dans la vie, n'ayant devant lui qu'une lueur: l'amour de Pauline. Il suivait cette lueur avec une confiance aveugle; la seule pensée qu'elle pouvait s'éteindre un jour lui semblait un sacrilège. Pauline renoncer à lui, le renier, l'abandonner, cela lui semblait la plus monstrueuse des impossibilités. [A suivre]